



## Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines

32 | 2001

L'épopée orale turque d'Asie centrale. Contes épiques  
nanaïs

---

*Catalogue of the Mongolian Manuscripts and  
Xylographs in the St. Petersburg State University  
Library, compiled by Vladimir L. USPENSKY et  
Vladimir L. USPENSKY, Prince Yunli (1697-1738).  
Manchu Statesman and Tibetan Buddhist*

Françoise Aubin

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/emscat/1327>

ISSN : 2101-0013

### Éditeur

Centre d'Etudes Mongoles & Sibériennes / École Pratique des Hautes Études

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2001

Pagination : 185-190

ISBN : 2-9518888-0-5

ISSN : 0766-5075

### Référence électronique

Françoise Aubin, « *Catalogue of the Mongolian Manuscripts and Xylographs in the St. Petersburg State University Library, compiled by Vladimir L. USPENSKY et Vladimir L. USPENSKY, Prince Yunli (1697-1738). Manchu Statesman and Tibetan Buddhist* », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* [En ligne], 32 | 2001, mis en ligne le 10 mars 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/emscat/1327>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

---

*Catalogue of the Mongolian  
Manuscripts and Xylographs in the  
St. Petersburg State University Library,  
compiled by Vladimir L. USPENSKY et  
Vladimir L. USPENSKY, Prince Yunli  
(1697-1738). Manchu Statesman and  
Tibetan Buddhist*

Françoise Aubin

---

RÉFÉRENCE

*Catalogue of the Mongolian Manuscripts and Xylographs in the St. Petersburg State University Library*, compiled by Vladimir L. Uspensky, with assistance from Osamu Inoue, edited and foreword by Tatsuo Nakami (Tôkyô, Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa, 1999), xvi + 530 p.

Uspensky, Vladimir L., *Prince Yunli (1697-1738). Manchu Statesman and Tibetan Buddhist* (Tôkyô, Institute for the Study of Languages and Cultures of Asia and Africa, 1997), 140 p.

- 1 Le temps des découvertes des grands fonds mongols à travers le monde paraissait clos, et l'intérêt se tournait maintenant vers les fonds mandchous (détaillés par Tatiana Pang, de Saint-Pétersbourg). Et voici que nous arrive la révélation des richesses de la bibliothèque de l'Université nationale de Saint-Pétersbourg, dont, à part des mentions éparses, on ne connaissait guère jusqu'à présent avec précision que l'exemplaire manuscrit du Kanjur acquis en 1894 par A. M. Pozdneev (catalogué et indexé par Zoja K. Kas'janenko en 1993, et non inclus dans le présent inventaire). Vladimir Uspensky a fait une œuvre d'amour et de

science durant les six années qu'il a passées à inventorier ce qui peut être considéré comme l'un des fonds mongols les plus étendus et les plus éclectiques. Le total est de 965 items, incluant, pour un grand nombre d'entre eux, plusieurs dizaines d'ouvrages, et la description en est impeccable dans un effort à la fois de précision technique et d'information générale (titre et ses variantes en diverses langues — outre le mongol, tibétain, chinois avec caractères, mandchou, sanscrit —, cotes présente et passée, origine, caractéristiques bibliophiliques essentielles, pagination et nombre de lignes par page, auteur, traducteur[s], correcteur[s], scribe[s], dates, renvoi aux catalogues préexistants, indication du contenu et autres mentions utiles).

- 2 L'origine complexe du fonds explique son opulence. C'était à l'origine la collection du département oriental de l'Université impériale de Kazan, où la chaire de mongol, créée dès 1833, avait été la première au monde. Vingt-deux ans plus tard, lorsque la bibliothèque fut déplacée, avec le département oriental, à l'Université impériale de Saint-Petersbourg, elle comprenait déjà deux collections importantes : celle que J. M. Kowalewski (ou O. M. Kovalevskij, 1800-1878) avait réunie en Transbaïkalie en 1828-33 et à Pékin en 1830-31 — comme membre de la onzième mission ecclésiastique russe —, notamment quantité de xylographes pékinois ; et celle assemblée par V. P. Vasil'ev (1818-1900, à Pékin entre 1840-50 au sein de la douzième mission ecclésiastique) et formée par les manuscrits mongols ayant appartenu au prince Yunli et par des xylographes pékinois autres que ceux de la précédente collection. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, elle s'enrichit, sur son site définitif de Saint-Petersbourg, de collections d'ouvrages oïrates rapportés en 1857, 1862 et 1863 de chez les Kalmouks de la province d'Astrakhan par K. F. Golstunskij (1831-1899) ; de quelques ouvrages achetés en 1863 et qui, selon l'auteur du présent catalogue, sont d'une valeur exceptionnelle ; de la collection acquise auprès de A. V. Popov (1808-1880) en 1866, et que celui-ci avait constituée lors de son voyage avec Kowalewski en Transbaïkalie en 1828-33 et ensuite chez les Kalmouks en 1838 ; de collections dues à A. M. Pozdnev (1851-1920), l'une de quelques ouvrages oïrates rapportés de la province d'Astrakhan en 1875, une autre de livres acquis en Mongolie en 1876-78 et rachetés à Pozdnev en 1879 ou donnés par lui en 1880 ; de la copie manuscrite du Kanjur achetée en 1894 par l'intermédiaire de Pozdnev ; des donations exceptionnelles dues à B. Ja. Vladimircov (1884-1931), B. Baradin et autres. On le voit : le fonds de l'Université de Saint-Petersbourg est constitué des apports successifs de tous les mongolisants russes du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>, et parfois même de leur bibliothèque personnelle, et bien qu'abîmé par une inondation en 1923, il reste fastueux.
- 3 Les 114 premiers titres du présent catalogue (pp. 1-51) relèvent du canon bouddhique, dont 14 tantras de l'école Ningmapa ; puis 31 titres (pp. 53-145) d'ouvrages collectifs des grands auteurs tantriques, du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle ; et quelques abondantes collections de textes religieux à réciter ou à utiliser dans la pratique quotidienne (pp. 147-213) auxquelles il faut ajouter une collection de 300 images de divinités (n° 932, p. 523). Très fournies sont les sections de l'inventaire consacrées à la philosophie et à la littérature bouddhiques (222 titres, pp. 293-337), ainsi qu'à la pratique religieuse et aux rituels (319 titres, pp. 339-417), incluant aussi quelques cycles ésotériques bouddhistes — ningmapa, kargyudpa, 53 ouvrages provenant pour la plupart de la bibliothèque du prince Yunli, de même que des fragments d'ouvrages religieux variés cités *in fine* (pp. 23-527). Au chapitre «Histoires», on trouve 109 fascicules de l'*Illedkel šastir*, recueil des généalogies et biographies des vassaux de l'empire mandchou, compilé entre 1776 et

1795 ; les chroniques mongoles, kalmoukes et tibétaines (en mongol) qu'on peut espérer trouver dans une bibliothèque de ce genre ; des biographies mythiques ou historiques de religieux ; des descriptions de lieux saints, le Wutaishan en particulier ; le récit de l'ambassade de Tulišen chez le khan kalmouk Ayuqa en 1712-14 ; des catalogues du Kanjur et du Tanjur ; des lettres aux autorités russes, entre autres 16 lettres de khans kalmouks (pp. 215-291, et trois items pp. 527-528, dont un inattendu appel du Comité central du Parti populaire mongol de Mongolie-Intérieure de 1925). La rubrique «Dictionnaires» est riche de nombreux dictionnaires tibéto-mongols, mongolo-russes et de glossaires bouddhiques polyglottes, d'ouvrages de référence sur l'orthographe en mongol et en tibétain (pp. 419-450). Viennent ensuite des travaux de médecine, d'astrologie, de divination et des calendriers (de 1828, 1831, 1845, 1912). On remarquera avec intérêt trois copies de la réglementation du Département sino-mandchou des Territoires tributaires, le fameux *Lifanyuan zeli* (inventaire du contenu, pp. 473-498), les lois concernant les musulmans (*qotong*) du Turkestan oriental et, comme on pouvait s'y attendre, le code oïrate de 1640, le *Cāzi bičiq*. À la section «Épopées et folklore» (pp. 501-504), bien sûr Geser, Jangar, la «Clef du savoir» (*Oyun tülkigür*) du Saint-Činggis et des chansons kalmoukes (et p. 530, des épopées en édition lithographiée).

- 4 Arrêtons-nous un instant à la section traitant des traductions littéraires du chinois (pp. 505-519). On nous objectera peut-être que c'est regarder là par le petit bout de la lorgnette une bibliothèque glorieuse pour l'ampleur de sa documentation bouddhique ; mais les manuscrits des traductions de romans chinois sont assez rares hors de Mongolie pour valoir d'être évoqués individuellement et ici assez peu nombreux pour ne pas encombrer l'esprit : on y trouve, comme classiques chinois, les Quatre Livres en xylographe (n° 914) ; quatre ouvrages didactiques traduits du chinois par l'intermédiaire du mandchou, dont une chanson sur le Classique de la Piété filiale, le *Xiaojing* (n° 926). Et surtout, en manuscrits, sept romans, certains en différentes copies (ou versions ?), dont il est intéressant de voir ce qu'en dit le spécialiste de la question Boris Riftin, dans son «Mongolian Translations of old Chinese Novels and Stories. A Tentative Bibliographic Survey» (Claudine Lombard, éd., *Literary Migrations. Traditional Chinese Fiction in Asia, 17th-20th Centuries*, Beijing, International Culture Publishing Corporation, 1987, pp. 213-262). Le premier titre ici mentionné (n° 915) est le roman des Trois Royaumes, *Gurban ulus-un bičiq*, en 108 chapitres, formant chacun un *ben* chinois : à propos de ce grand classique de la littérature romanesque, Riftin (p. 226) nous apprend qu'il existe à Saint-Pétersbourg, au fonds mongol de l'Institut oriental de l'Académie des Sciences, beaucoup mieux connu que celui de l'Université, un carnet donnant la liste des noms mongols des héros des Trois Royaumes, mais il s'interroge aussi sur l'hypothèse qu'il a lue chez un collègue mongol, à savoir que l'ouvrage aurait été traduit non pas directement du chinois, mais du mandchou ; or le manuscrit de la collection de l'Université (que Riftin ne semble pas connaître) indique bien que l'original de la traduction mongole a été une traduction mandchoue imprimée en 1650. Autre ouvrage fameux, le *Xiyouji*, «Récit du voyage en Occident» (n° 921), que les conteurs mongols prennent pour une révélation bouddhiste, ainsi qu'en témoigne son titre mongol, *Tansun blam-a-yintuyūzi*, «Histoire du lama-moine [chin. *seng* > mong. *sun*]» (cf. Riftin, p. 235). Très populaire chez les Mongols est aussi le roman de Zhong Wuyan, *Žung dagini-yin teūke* (Riftin, pp. 221-224), qui se penche sur l'origine de cette histoire d'une princesse de l'époque des Royaumes Combattants devenue divinité chez les Mongols, apporte la preuve qu'il s'agit là encore d'une traduction mongole faite à partir d'une traduction mandchoue très précoce (de l'époque Chongde, 1636-1643), et il signale cet exemplaire que Pozdnev a procuré à l'Université en

1870 (le n° 917 dans la présente classification), mais il ne semble pas averti de l'existence d'une autre copie (n° 916). Un autre roman à succès est le récit des affaires pénales élucidées par le juge Shi, le *Shigong'an* en chinois, *Ši mergen noyan-u eki toytaya kemekü teüke* : selon Riftin (p. 241), on en connaîtrait près d'une trentaine de copies ; deux sont présentes dans les fonds de l'Université (n° 918 et 919), dont l'une a été, remarquons-le, acquise à Kouldja (actuel Yining, en Ili au Xinjiang). Un manuscrit appartient à la catégorie des traductions dont, selon Riftin (p. 231), l'original n'est pas identifié, et il existe sous différents titres qui tous ramènent à l'empereur Renzong des Qing et à son nom de règne Jiaqing (1796-1820), tel le titre du manuscrit de l'Université (n° 923) — dont la transcription par Uspensky, un mongolisant, est différente de celle de Riftin, sinologue plutôt que mongolisant : *Dayičing ulus-un giya čing ye-nu benča*, de la collection de Pozdneev de 1879. Deux textes enfin sont des raretés absolues : un mystérieux *Či ling men*, dont cet exemplaire (n° 920) d'une histoire située à l'époque Song paraît être le seul connu au monde et dont Riftin (p. 234) propose, à titre d'hypothèse, de restituer le titre chinois en *Qilin meng*, «le Rêve de la licorne» ; et une «Biographie de l'Élevé à l'Immortalité», en chinois *Shengxian zhuan*, *Se čing quyi kemekü teüke* en mongol (n° 922), qui semble être le seul exemplaire existant en Europe — Riftin, qui en cite les copies conservées à Oulan-Bator et à Hohhot, ne paraît pas connaître celle-ci. On peut mesurer, d'après ce court échantillonnage, les surprises à attendre de la collection qui nous est révélée ici.

- 5 Un autre exemple pourra être tiré d'un genre mal représenté dans nos fonds mongols usuels : les traductions chrétiennes (données en deux listes distinctes, p. 521 et pp. 528-529) qui reflètent, d'une part, l'attrait de l'apologétique jésuite du XVII<sup>e</sup> siècle : le célèbre *Tianzhu shiyi*, *Vera doctrina de Deo*, de Matteo Ricci (en mongol *Tngri-yin ežen-ü ünenci žirum-un bičig*) est présent en trois copies, dont une rapportée par Kowalewski (n° 929) et une incomplète (la version mandchoue ayant été faite par Ferdinand Verbiest et imprimée en 1694, selon Giovanni Stary, «Christian Literature in Manchu», *Central Asiatic Journal*, XLIV, 2, 2000, p. 307) ; d'autre part, l'instruction orthodoxe, ainsi par un petit catéchisme de 65 p. en une édition lithographique faite à Irkoutsk en 1823 (n° 930), l'évangile selon Mathieu en un xylographe pékinois de 1872 ayant appartenu à I. Bobrovnikov en 1902 (n° 931), des éditions de style européen — une impression de 1819-1820 faite à Saint-Pétersbourg des évangiles en mongol de Mathieu et de Jean et des Actes des Apôtres (n° 954), d'autres en oïrate (n° 955, 956, 957) ; enfin des productions de l'apostolat protestant : le Livre de la Genèse (n° 953) traduit par les missionnaires britanniques en Sibérie, une rareté bibliophilique dans sa première édition sortie à Selenginsk en 1834 (cf. C.R. Bawden, *Shamans, Lamas and Evangelicals. The English Missionaries in Siberia*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1985, p. 298 et *passim*) ; ou encore un mince volume de textes chrétiens en kalmouk qui a été possédé par un des missionnaires protestants de Sibérie, Robert Yuille en 1829 (n° 959), ou l'évangile de Marc en kalmouk publié par la *British and Foreign Bible Society* de Shanghai en 1896 (n° 958).
- 6 On relèvera, par contre, que la médecine vétérinaire n'est pas représentée, notamment pas le genre rare des «Caractéristiques des chevaux», *morin-u šingži*.
- 7 Mais l'intérêt du présent fonds ne réside pas seulement dans son contenu formel : les personnalités qui sont à son origine sont tout aussi dignes d'attention — mongolisants russes du XIX<sup>e</sup> siècle, et plus encore le fondateur original d'une grande partie des collections bouddhiques, le prince Yunli. À force de rencontrer ses *ex libris* et les traces de ses lectures, Vladimir L. Uspensky a été séduit par lui au point d'en écrire une biographie

au cours du travail de catalogage. Il en est résulté un livre que son auteur présente comme un simple ouvrage de référence, mais qui, de fait, mérite une lecture pour le plaisir de découvrir une figure réellement fascinante : *Prince Yunli (1697-1738). Manchu Statesman and Tibetan Buddhist*. Les sources de son histoire sont fragmentaires et dispersées. Les historiographes chinois voient en lui un homme politique mandchou. En effet, Yunli, ou Kengse qinwang, le dix-septième fils de Kangxi — l'empereur au long règne, de 1662 à 1722 —, était âgé de 25 ans à la mort du souverain, et dans l'âpre lutte des concurrents au trône, il se trouva être dans la bonne coterie, celle qui avait soutenu le quatrième fils devenu l'empereur Yongzheng (r.1723-1735), de sorte qu'il occupa, et avec compétence, de hauts postes avec les plus grands honneurs ; mais sous le successeur et fils de Yongzheng, Qianlong — un autre long règne, de 1736 à 1796 —, malade il dut se retirer et mourut prématurément à l'âge de 41 ans. Les sources mongoles et tibétaines révèlent un tout autre homme : un bouddhiste fervent et actif, tenant la balance égale entre gelugspa et ningmapa, ayant lui-même pour divinité protectrice une forme d'Hayagrîva, un bibliophile impressionnant (proviennent de sa bibliothèque non seulement une partie des fonds bouddhiques mongols de l'Université de Saint-Petersbourg, mais aussi ceux d'autres bibliothèques orientalistes, Marburg, Cambridge, le Palais d'Été, tandis que les ouvrages tibétains ont disparu). Il est de surcroît l'éditeur d'ouvrages en mongol et en tibétain publiés à Pékin, et un auteur en chinois et en mongol. V. Uspensky termine sa biographie par la reproduction, en translittération et en facsimilé, de deux petits ouvrages religieux inédits écrits par le prince.

- 8 Les deux publications ici recensées sont, enfin, pour le monde des études centre-asiatiques une source de joie : voir confirmée la place que l'érudition japonaise y occupe et s'affirmer le rôle de l'Institut pour l'Étude des langues et cultures d'Asie et d'Afrique (*Ajia Afurika gengo bunka kenkyûjo*) de l'Université des Langues étrangères de Tôkyô (*Tôkyô gaikokugo daigaku*) et de l'un de ses spécialistes, le professeur Tatsuo Nakami, qu'il faut féliciter pour ce beau succès.